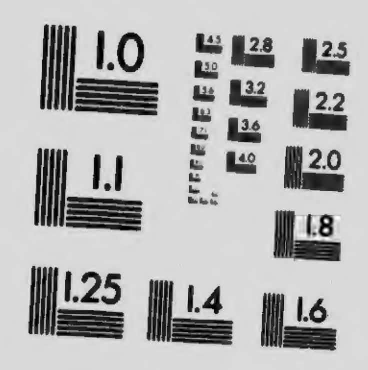
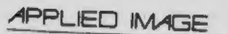
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







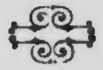
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Université de Montréal



Compte rendu

des travaux du cours de littérature française
et des examens
pour l'année académique 1918-1919



MONTRÉAL
1919

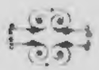


M. René Gautheron
Professeur agrégé de l'Université de France
dans l'ordre des Lettres

Université de Montréal

Compte rendu

des travaux du cours de littérature française
et des examens
pour l'année académique 1918-1919



MONTRÉAL
1919

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

COMPTE RENDU

des travaux du cours de littérature française
et des examens
pour l'année académique 1918-1919

AU moment de proclamer définitivement close une année d'études qui fut brillante et féconde, je voudrais lier tous les bons souvenirs qui nous en restent en un faisceau qui ressemblerait à celui de nos amitiés. Je revois les belles journées bien remplies du travail joyeux et désintéressé qui est le nôtre, et les jeunes efforts couronnés de succès, et les moments de tristesse que l'on mettait en commun pour être plus forts; et je revois surtout le vaste champ d'idées qu'ensemble nous avons parcouru, le beau voyage intellectuel dont nous avons à rendre compte. On nous demande, et nous nous demandons à nous-mêmes, ce que nous avons appris, comment nous l'avons appris, quel a été notre profit et notre progrès: nous allons répondre.

Le cours de littérature française n'a pas été improvisé. Nous savions très bien où nous allions et ce que nous voulions faire. Nous avions un programme. Il comprenait une série d'études se complétant les unes les autres et qui devaient tirer du *genre épistolaire à l'époque classique* toute la substance utile qu'il contient.

I

CONFÉRENCES PUBLIQUES

A la base de tout il y avait *l'étude historique* du genre épistolaire dans ses principaux représentants. Nous y avons consacré nos dix conférences publiques. C'est par là que nous prenions contact avec les oeuvres. Il faut d'abord les décrire, savoir ce qu'elles valent et ce qu'elles nous apprennent. Nous avons voulu trouver dans ces conversations écrites l'explication des idées et des tendances morales qui s'expriment dans toute la littérature. Les lettres familières nous ont révélé l'âme des écrivains, leurs intentions, parfois leur degré de sincérité, très souvent la genèse de ces grandes oeuvres littéraires que l'on ne comprend jamais bien si l'on n'en connaît pas l'histoire.

Nous avons commencé notre étude par *les hommes d'Eglise et les grands chrétiens* : car de tous les caractères de notre dix-septième siècle, le plus évident, le plus somptueux et le plus original est le caractère religieux. Mais pourquoi ? sinon parce qu'il eut à ses origines et à son sommet un certain nombre de grands hommes qui imposèrent à la pensée et à l'art de leur temps la forme religieuse de leur esprit. Nous aurions voulu faire à chacun des artisans de cette oeuvre magnifique la place qui lui revient. Quel profit n'aurions-nous pas trouvé à arrêter longtemps notre regard sur le regard profond et tourmenté d'un Pascal, à suivre, par les routes de l'exil, la silhouette hautaine et batailleuse du grand Arnauld, à écouter "dans le secret vallon" de Port-Royal les poétiques rêveries du doux monsieur Hamon. Nous n'aurions pas voulu omettre le grand bénédictin Mabillon, ancêtre véritable de tous nos érudits français, l'homme le plus savant et le plus modeste du siècle. Par les quelques lettres qui nous restent

de lui nous aurions essayé de deviner ce qui se cache derrière les yeux fermés de Bourdaloue. Nous aurions étudié l'humanisme chrétien dans les lettres de Fléchier, prélat mondain dans les salons précieux, saint évêque dans son diocèse livré aux guerres civiles. Là-bas, dans la brume des Flandres, nous aurions écouté le chant plaintif et mélodieux, parfois dur et inquiétant, du cygne de Cambrai. Enfin celui qui est au-dessus d'eux tous, dominant le siècle et l'avenir de son regard impérieux, Bossuet nous eût apparu tel qu'il fut en réalité, homme très simple, très bon et très aimant, dans sa vie quotidienne de prêtre uniquement préoccupé de faire régner la paix et l'unité dans les âmes et dans l'Eglise.

Il va sans dire pourtant que de si grands noms ne sauraient être omis: nous les retrouverons donc dans une autre partie de notre programme. Mais pour une première conférence où il fallait se borner, nous avons cru qu'il convenait de projeter la lumière sur les origines. Voilà pourquoi nous avons présenté d'abord à l'auditoire, par une étude de leur correspondance, deux grands chrétiens qui ont vécu à l'aube du grand siècle. François de Sales demeurerait un écrivain de premier ordre même si nous ne possédions pas ses lettres ; de Vincent de Paul nous n'avons pas autre chose.

Les lettres du saint évêque de Genève nous représentent les ébauches successives de tout ce qu'il a pensé ou écrit. Ce sont des trésors de vie intense. Elles peuvent être comparées aux Pensées de Pascal en ce qu'elles sont " faites de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie ". C'est donc là que nous avons étudié le directeur de conscience, le prédicateur, l'ecrivain, et enfin l'homme, c'est-à-dire le saint. A ces divers titres François de Sales a exercé une influence profonde sur le siècle entier.

Il est, en littérature, le précurseur des psychologues et des moralistes. Avant La Rochefoucauld il a vu le

rôle de l'amour-propre dans la vie morale. Mais au lieu de mettre ses observations en froides maximes, il les vivifie par l'amour. Il aime les âmes avec tout son coeur et les gouverne avec une douceur impérieuse rehaussée d'une exquise politesse. Il a déjà, dans sa conversation et dans son style, les manières de " l'honnête homme ", au sens du XVIIe siècle. Déjà, comme Pascal, il croit que, dans le commerce avec les âmes, " la règle est l'honnêteté ".

Il est encore un précurseur par l'union étroite de la clarté et du bon sens à la ferveur religieuse où il ne veut rien de sibyllin ni de pédantesque. Il maintient les droits de la raison dans le domaine religieux comme plus tard les classiques les affirmeront dans l'ordre littéraire. Il croit que la piété doit être conforme à la nature humaine, qu'elle en doit être l'épanouissement. Or cette observation fidèle de la nature, cette exclusion d'une nature imaginée, c'est la théorie même du classicisme qui viendra.

Enfin saint François de Sales pose les principes qui doivent renouveler l'art de la prédication. Il croirait faire descendre très bas le ministère de la parole sacrée en le considérant comme un genre littéraire. Mais c'est précisément parce qu'il veut le rendre conforme à sa définition vraie, parce qu'il y voit un acte liturgique et une fonction religieuse, qu'il fraye la voie à ceux qui enrichiront la littérature française de ce genre nouveau. La règle c'est de " prêcher la Parole ". Cela exclut les descriptions oiseuses, l'érudition parasitaire, les mots recherchés, " l'élégance séculière, mondaine et profane". Saint François de Sales a d[illegible]nc préparé la réforme de la prédication religieuse en demandant qu'elle ne fût ornée que de sa beauté essentielle et native. Mais il a fallu que d'autres ouvriers fussent là pour continuer et parfaire l'oeuvre ébauchée; il a fallu qu'au saint évêque de Genève succédât le bon " monsieur Vincent ".

On nous promet enfin, après trois siècles, une édition critique des lettres de saint Vincent de Paul ; et nous devons nous en réjouir, car c'est une des plus belles âmes que nous présente l'histoire de l'humanité, et il est nécessaire de le connaître bien pour comprendre quelque chose à la forme française de la pensée chrétienne.

Le style de cet enfant du peuple est unique. Parfaitement simple, parfaitement vivant, d'une exquise bonhomie, d'une familiarité savoureuse, souple et ondoyant mais clair et probe, toujours fait de réalité, coupé de naïves exclamations et de cris d'une éloquence primitive qui partent du coeur et vont au coeur, il ne doit rien à l'art et ne doit rien à personne.

Monsieur Vincent nous y apparaît au naturel. C'est un esprit curieux et aventureux, très finement observateur, formé par la vie et non par les livres. Voilà pourquoi il est d'avis que le zèle religieux doit être "selon la science expérimentale". Cette habitude de l'observation l'amène à formuler, pour l'éloquence chrétienne, la grande loi de *la vérité dans l'art* que Molière et Boileau, et toute l'école de 1660, feront prévaloir en d'autres genres. Vérité dans les sentiments d'abord : sans la simplicité, l'humilité et la douceur, la prédication n'est qu'un genre faux. Vérité dans la forme aussi : monsieur Vincent a tout un art de persuader, qui bannit le bel esprit, le grand style, ce qu'il appelle " l'éloquence cathédrante, les périodes carrées ". C'est en exprimant cet idéal avec la force d'une ardente conviction qu'il a ramené l'éloquence de la chaire à la vérité austère et forte. Après Vincent de Paul, Bossuet est possible.

Des grands saints nous avons · ´ aux *grands artistes*. Dans le nombre nous en avons ch deux qui se détachent nettement du groupe et qui ont ce bonheur que leurs lettres nous ont été conservées. Pendant les quelques périodes où ils furent éloignés l'un de l'autre, Racine et Boileau nous ont

laissé d'eux-mêmes une image fidèle, de leur parole et de leur amitié un écho véridique. En un temps où les écrivains répandent leur esprit et cachent leur vie, où les oeuvres littéraires nous apprennent ce que l'auteur rêva et non ce qu'il fut, ces lettres nous sont un précieux et unique moyen de pénétrer dans leur vie intime et quotidienne, de connaître la valeur de leur âme et d'assister à l'éclosion de leurs oeuvres.

C'est le temps où Racine oublieux de sa gloire, définitivement revenu des orages de la passion et des cabales de théâtre, savoure les douceurs de la vie de famille dans sa petite maison de la rue des Maçons. Le libre poète, " détaché du métier de poésie ", est passé à la prose officielle. S'il lui arrive encore parfois d'écrire des vers, c'est pour les jeunes filles de Saint-Cyr. Il composera Athalie sans se douter que c'est le chef-d'oeuvre de son théâtre et de tout le théâtre classique.

Boileau, plus heureux, n'a pas eu à rompre avec son passé. Dans son isolement de célibataire à moitié sourd il continue d'écrire, sans hâte et de loin en loin, des poésies de Parisien moqueur, de rentier, d'homme de goût et de brave homme. C'est un vainqueur : il a gagné la bataille de la raison contre la préciosité, le burlesque, l'emphase et la médiocrité. Il triomphe avec le bon sens : ce qui veut dire qu'il a de très nombreux ennemis, dont il se moque parce qu'il est satirique de la tête aux pieds, et avec lesquels il se réconcilie quand il lui plaît parce qu'il a un excellent coeur. Au pédantisme de l'Académie et aux splendeurs de la cour il préfère la conversation de quelques amis bien choisis ou le calme séjour de son petit jardin d'Auteuil. Mais le roi a jugé que ce talent capricieux avait besoin d'une chaîne dorée : il a nommé Boileau historiographe de France avec son ami Racine.

Comme, pour écrire l'histoire, il n'est encore rien tel que de la voir de près, voilà les deux compagnons qui, armés de bonnes lorgnettes, chevauchent à la suite du roi, sous les quo-

libets des gens de guerre. Nous avons vu comment ils surent comprendre leur métier d'historiens officiels et y joindre l'habileté du courtisan, le goût invincible de la bonne prose, une dévotion un peu rigide et frondeuse, enfin et surtout une amitié réciproque inaltérable dont l'expression parfois, sous la plume de Racine, s'élève jusqu'aux accents du lyrisme.

Leurs lettres ne sont pas des pièces d'apparat ; elles n'excluent aucun sujet ; elles n'ont jamais rien de travaillé ni de solennel. On peut dire qu'elles sont le modèle le plus parfait du genre épistolaire et du style naturel dans un siècle poli. Si parfois nous sommes tentés de trouver que ces deux amis si intimes parlent trop bien, c'est peut-être d'abord parce que nous avons lu d'autres correspondances dont les auteurs croyaient avoir, dans l'intimité, le droit de parler mal, et c'est aussi parce que ceux-là vécurent dans un temps où il était de mode de parler naturellement bien.

L'ouvrage historique qu'ils avaient écrit en commun a été détruit : c'est pourquoi celles de leurs lettres qui en étaient comme une ébauche nous sont extrêmement précieuses. On les y voit s'intéresser aux belles actions et aux paroles naïvement héroïques des soldats du roi. Ils n'ont pas toujours les yeux fixés sur les grands : ils comprennent la grandeur native du peuple. Il y a donc, dans leurs notes, le vrai siècle de Louis XIV, et les fragments d'une ép[illegible]ée dans la mesure où une épopée était possible en ce temp[illegible].

Ce furent deux grands hommes de bien qui, après avoir illustré les lettres françaises dans leurs belles années, offrirent, au penchant de leur vie, le modèle accompli de ce qu'on appelait alors " l'honnête homme ", et qui, fidèles aux beaux souvenirs de leur passé commun, s'appuyèrent l'un sur l'autre jusqu'au moment où l'un d'eux put dire : " Je regarde comme l'un des plus grands bonheurs de ma vie celui de mourir avant vous. ".

En regard et à la suite de ces deux artistes littéraires, nous avons placé deux femmes illustres qui représentent, sous deux aspects différents et complémentaires, *la Française du XVIIe siècle*. C'est bien ici ou jamais qu'apparaît l'utilité de la littérature épistolaire : si nous n'avions pas les lettres de Mme de Sévigné et de Mme de Maintenon, nous connaîtrions sans doute les Emilie, les Roxane, les Célimène, les Madame Jourdain, mais quel est donc l'ouvrage de fiction ou de théâtre qui nous apprendrait ce que pouvait être en ce temps-là une maman ou une éducatrice.

A côté de cette vie profonde toute la littérature du siècle a passé sans la voir. Qu'importe? Elle se suffit à elle-même. Bien mieux, cette vie a créé de la beauté. Sans modèles, sans ambitions littéraires, sous la dictée d'un sentiment vrai et d'une pensée impérieuse, les deux marquises ont trouvé leur style. C'est a elles d'abord que pensait La Bruyère, lorsqu'il hasardait timidement ce double conditionnel qui, en 1689, était sans doute bien audacieux : " Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit. " Il avait bien vu que ce qui donnait à ces lettres une valeur unique c'était le naturel parfait, l'absence de travail apparent, le charme d'une langue toute neuve ; mais ce qu'il ne disait pas, le styliste trop exclusivement attaché à l'étude de la forme, c'est que le meilleur de cet art était l'expression d'un grand amour et que le secret de ces femmes de génie était dans leur coeur.

La marquise de Sévigné est une grande dame du temps de Louis XIII. Elle aime les belles tirades du grand Corneille " qui font frissonner " et les grands coups d'épée des héros de roman. Elle a gardé la fierté féodale de cette noblesse de province que Richelieu et Louis XIV ont eu tant de mal à domestiquer. Elle s'amuse à la cour et elle s'en moque : elle

écoute tout, elle voit tout, mais elle juge tout avec lucidité. C'est un séjour qui ne convient ni à sa franchise ni à sa droiture d'esprit. Sur la vie, sur la vieillesse, sur la mort, sur toutes choses, elle ne dit pas ce qu'il est convenu que l'on doit dire, mais ce qu'elle pense. Elle écoute la voix qui est en elle avant de nous faire entendre sa voix. Mais cette voix fait toujours librement écho à celle des grands saints et des grands penseurs ; car c'est en leur compagnie que vit cette femme d'élite, à l'ombre de sa bibliothèque, loin des bruits du monde. Elle examine et discute toutes leurs idées à la lumière du bon sens, avec calme, sans prévention et sans le moindre grain de vanité.

Avec cette haute culture, ce riche tempérament, ce libre esprit, Mme de Sévigné aurait pu très bien ne laisser aucune trace dans la littérature française; elle ne serait peut-être connue que par quelques lettres fières ou gracieuses s'il n'y avait eu dans sa vie un sentiment puissant et douloureux.

Mais elle fut mère et grand'mère. Elle vécut loin de sa fille et de ses petits enfants. Elle réussit à exprimer fortement et naïvement ce que beaucoup d'autres mères ont senti : une tendresse un peu exclusive, un peu idolâtre, pour qui le moindre souvenir, le moindre retour, sont d'un prix infini ; une passion un peu jalouse, comme toutes les passions, mais qui n'est pas égoïste pourtant, qui est une aide pour sa fille, non un empêchement à remplir sa destinée et ses devoirs.

Et peu à peu la maman se prolonge en grand-maman. L'ardent amour de toute sa vie se mue en une jolie et paisible amitié d'automne, tout illuminée de sagesse attendrie.

Et passion, amitié, sagesse, tout cela s'exprime dans une libre et vagabonde conversation pleine de fantaisie, de malice, de finesse, de charme ingénu. Et tout cela constitue le style le plus neuf, le plus fort, le plus primitif, le moins écrit de ce temps-là. C'est toute la vie d'un grand esprit et d'un grand

cœur de femme qui s'épanche librement dans la langue du grand siècle.

La richesse et la diversité des tempéraments littéraires, chez les personnes qui ne faisaient pas alors profession de littérature, éclatent dans le parallèle que l'on pourrait établir entre les lettres de Mme de Sévigné et celles de Mme de Maintenon. Les unes sont le produit d'une riche imagination, les autres procèdent de la raison seule. La marquise bretonne ne se lasse pas de causer; la demi-reine va droit au fait et, sans récits, sans tableaux, aboutit à une conclusion : ses lettres expriment les passions et la vie d'une femme qui ne s'émeut et ne vit que pour agir.

Aussi les plus riches d'idées et les plus pathétiques se rattachent elles à une grande affaire où elle avait mis tout son cœur; ce sont les lettres d'éducation qu'elle écrivit pour les demoiselles de Saint-Cyr. On cherche d'ordinaire un programme dans ces lettres; elles contiennent, en réalité, quelque chose de plus précieux et de plus rare: la vie d'une génie-le éducatrice. D'abord ses grands désirs un peu naïfs et trop rapidement déçus, puis son effroi et son repentir devant l'oeuvre de son orgueil, enfin la réforme excessive et qui va jusqu'à sacrifier l'intelligence à la modestie et à la simplicité. Mais tout cela est beau comme le reflet d'un grand amour ambitieux et troublé. Elle n'avait pas de système; elle avait une certaine expérience, beaucoup de bon sens, et elle aimait les enfants. Elle savait que l'éducation, comme le génie, est une longue patience; qu'il faut donner tout son temps, compter sur le temps, connaître l'enfance, connaître chaque enfant, s'adresser à leur raison naissante, et par-dessus tout les aimer. Toute sa pédagogie tenait dans ces trois mots : "Soyez des mères ".

A celles qui lui demandaient des conseils pour l'art d'écrire elle se plaisait à recommander " le style court, simple,

ami, sans tour ". Elle joignit l'exemple au precepte. L'ingenieux, le piquant, le brillant ne se trouvent presque nulle part chez elle; mais partout la clarte, la justesse, la precision, le naturel; et surtout la raison: la raison serieuse mais non pas froide, la raison passionnee souvent, quand il s'agit de ce qu'elle aime

Dans la litterature epistolaire du XVIIe siecle, un nom tres illustre fait defaut; celui de *Moliere*. Nous ne possedons pas de notre grand comique le moindre billet. Nous n'avons pas voulu pourtant qu'il fût absent de nos etudes car nous trouvons, dans les correspondances de ses contemporains, la contre-épreuve de la representation puissante qu'il a donnée de leurs ridicules. Dans ces lettres ou se refletent la vie et la pensee quotidienne, nous avons reconnu, comme dans un miroir brisé, la plupart des traits de son immortel tableau. Nous avons vu que certaines situations de theâtre, qui semblent empruntees a la farce, etaient bel et bien empruntees a la vie. Mais surtout nous avons rencontre, sur les chemins de la vie, presque tous les personnages de Moliere, depuis le caricatural Gorgibus jusqu'au tres reel Harpagon, depuis les Femmes savantes, sur lesquelles Balzac composa une dissertation épistolaire quarante ans avant que Moliere en fit le sujet d'une comedie, jusqu'a la magistrale figure d'Alceste dont il parait certain que notre ami Boileau et quelques autres sages, depourvus de patience, ont fourni les traits.

Par certaines lettres de Scarron nous avons pu voir comment se formaient les Trissotins et les Vadius, tous les grotesques de lettres, pédants et querelleurs, dont la cuisine était ordinairement fondée sur le bon plaisir d'un grand seigneur ou d'un financier, et à la merci des caprices d'un comptable.

L'étude des lettres de Julie d'Angennes, de la marquise de Sablé, de la comtesse de Maure, nous a montré ce qu'étaient ces Précieuses non ridicules dont Molière nous dit seulement

qu'elles ont existé. Mais quelques-uns des ridicules de la pré
ciosité nous ont apparu chez Madeleine de Scudéry ; parmi
des récits rapides, simples et bien venus, qui nous donnent la
plus haute estime pour son esprit et sa personne, nous avons
retrouvé le goût de la poésie glaciale de salon que Molière a
ridiculisée, le culte des impromptus et des madrigaux, du ga
limatias prolixe, de la recherche et des fausses grâces.

Voiture nous a fourni le plus pur et le plus intéressant
modèle de cet art maladif dont nous avons suivi les destinées
jusqu'à la fin du siècle. Enfin nous avons pu voir comment la
préciosité réformée, sauvée de ses principaux ridicules, avai
trouvé sa véritable expression dans les lettres de jeunesse de
l'abbé Fléchier qui garda toujours, et même dans les plus hau
tes fonctions, le goût d'un art un peu fluet, des phrases co
quettes et bien arrondies, des bagat   s peu poétiques.

Parmi les personnages ridiculisés par Molière, les plus
connus, les plus populaires, et peut-être aussi les plus amu
sants, sont les médecins. Il nous a été facile de comparer le
portrait au modèle, car il y a sur les médecins du temps de
Molière une littérature épistolaire assez vaste. Il nous a été
particulièrement agréable de contempler, en personne natu
relle, un vrai médecin de Molière : Gui Patin, doyen de la Fa
culté de médecine de Paris. C'est un fier original dont les
lettres, farcies d'injures et de latin, sont aussi prodigieuse
ment vivantes que triviales et incorrectes. C'est aussi un ex
cellent homme, bon fils et bon père, bon bourgeois de sa bonne
ville, avec les plus solides vertus bourgeoises, un érudit très
distingué qui pousse sa curiosité dans toutes les directions.
Mais Gui Patin est surtout et avant tout un médecin qui croit
à la médecine, à une certaine médecine, à la médecine tradi
tionnelle de la Faculté de Paris. Il y croit comme monsieur
Purgon lui-même, et il exprime une haine féroce pour « les
impertinentes nouveautés » que nous appellerions le progrès.

L'esprit de corps et l'instinct formaliste et procédurier qui en est la conséquence vivent en lui avec intensité.

L'étude de ces lettres nous prouve que Molière n'a nullement exagéré les ridicules, la pédanterie, la suffisance, la violence verbale de certains grotesques de son temps. Elle nous permet aussi de mieux pénétrer la méthode du grand observateur qui ne met en relief que les ridicules et laisse tout le reste dans l'ombre, qui ne fausse pas la nature mais qui crée en choisissant. Une lecture intelligente des correspondances de son siècle est le meilleur commentaire de ses oeuvres et le plus sûr moyen de comprendre ce qu'il y a de profondément, de comiquement, et parfois de cruellement vrai dans son théâtre.

Nous avons donné un pendant à cette histoire littéraire des moeurs en ébauchant *l'histoire des opinions et des théories littéraires* telles qu'elles se révèlent à nous dans les correspondances privées. Sur les hommes et les livres de ce temps-là, il existe aujourd'hui une doctrine établie : des générations de critiques ont déterminé la place et la valeur de chacun, mais lorsqu'ils étaient dans leur nouveauté, les opinions les plus contradictoires éclataient en propos très libres; d'autant plus libres qu'il n'y avait pas alors de critique littéraire officielle et patentée. Or de ces critiques spontanées et individuelles ce sont les lettres familières qui nous transmettent avec le plus de sincérité les échos successifs.

Nous ne pouvions épuiser le sujet en une heure; nous avons voulu seulement en donner la méthode et le goût. Il ne saurait d'ailleurs être question de former un système avec ces jugements occasionnels qui sont le reflet de l'opinion d'un jour et du tempérament d'un individu. Mais nous pouvions faire comme une revue anecdotique des conversations littéraires du XVIIe siècle.

Nous avons groupé les personnages suivant leurs affinités naturelles, leur profession, la forme particulière de cul

ture qu'ils ont reçue ou qu'ils se sont donnée. En vertu de ce principe, l'ensemble de l'élite pensante du XVIIe siècle nous a paru se présenter en trois catégories bien distinctes : les gens de lettres, les mondains et les gens d'Eglise.

Les gens de lettres nous ont apparu principalement dans les grandes querelles où les doctrines, les rancunes, les intérêts étaient engagés : Malherbe défend sa réforme poétique et grammaticale contre les survivants de l'école de Ronsard ; Corneille défend le Cid contre Scudéry et appelle Balzac à son aide ; Boileau défend les Anciens contre Perrault et ce qu'il appelle " l'Académie des Topinambous ".

Il y a beaucoup moins d'érudition mais plus de liberté et de variété chez les mondains, parmi lesquels nous devons nommer encore, et au premier rang, madame de Sévigné ; car à une exquise modestie elle sut joindre une culture très vaste et un goût littéraire singulièrement affiné. Elle a le sens de l'art et juge tout avec un tempérament d'artiste : sa curiosité des expressions nouvelles et rares dénote l'écrivain de race, celui pour qui l'instrument existe indépendamment de l'usage qu'on en peut faire.

Le nom de madame de Sévigne appelle celui de Bussy-Rabutin, son cousin et l'un de ses correspondants les plus assidus. Académicien et lettré assez vaniteux, mais homme de guerre et grand seigneur, Bussy formule ses jugements sans préjugé d'école et en suivant ses impressions personnelles. Il représente l'opinion moyenne de ce dix-septième siècle auquel il est arrivé parfois de préférer Boursault à Molière et de mettre sur le même plan Mascaron et Bossuet, Nicole et Pascal, Benserade et La Fontaine. Nous avons pu apprécier par là l'utilité du travail de sélection qui a été fait depuis lors parmi les oeuvres et les hommes.

Bussy-Rabutin fit de la critique épistolaire dans son exil de Bourgogne ; Saint-Evremond en fit dans son exil d'Angle-

terre. Celui-ci fut presque un critique professionnel et il fut même regardé comme tel par l'Europe entière. C'est un critique impressionniste, ingénieux et spirituel, qui se rattache à l'école du bon sens, admire sincèrement les grands écrivains du siècle et remet les médiocres à leur place. Mais il parle souvent de l'antiquité avec une ignorance hardie qui déconcerte, et il a des préventions ou des entêtements invincibles, puisque jamais il ne voulut avouer le génie de Racine. Sa critique est la conversation legère d'un gentilhomme épicurien, fantaisiste et libertin, qui a cru demeurer jeune en gardant les idées et les admirations du temps où il était jeune.

Nous ne quittons pas tout à fait le monde en parlant de certains hommes d'Eglise, comme l'évêque Godeau qui comprit toujours dans son diocèse l'Hôtel de Rambouillet,ou comme l'illustre grammairien Bouhours,ou comme ce Père Rapin dont on a pu dire " qu'il servait Dieu et le monde par semestre ". Ceux-là ne diffèrent des mondains que par le ton qui est plus modéré, plus calme, tout pénétré d'ecclésiastique urbanité.

Mais il y eut, au dix-septième siècle, des gens d'Eglise qui furent cela uniquement, et dont les écrits en général, dont les jugements littéraires en particulier, sont exclusivement commandés par le souci qu'ils ont de faire leur métier de pasteurs d'âmes. Le plus grand, et celui que nous connaissons le mieux dans l'intimité, car, grâce aux travaux de l'abbé Urbain et d'un éminent sulpicien M. Lévesque, nous avons enfin une édition critique de ses lettres, c'est Bossuet.

Elles nous donnent une représentation naïve et comme primesautière de sa vie. Bossuet est l'homme qui ne vécut que pour la pensée et ne pensa que pour les âmes: il ne crut pas qu'il y eût d'autre littérature pour un prêtre. Quand il parle de ses propres ouvrages, il ne paraît même pas se douter que l'on puisse les considérer sous un point de vue littéraire

ou qu'ils puissent avoir une valeur de forme. Il n'a pas une seule pensée de gloire humaine. Il travaille seulement dans l'ordre de la charité.

Aussi veut-il que la littérature française soit chrétienne et chrétienne sans restriction. Il croit que si nous devons imiter les Anciens en quelque chose c'est en ceci " qu'ils ont écrit leurs ouvrages selon leurs moeurs et leur religion, sans y rien mêler d'étranger ". Il a donc des idées plus justes que son ami Boileau sur la question du merveilleux païen. Il devance Chateaubriand. Et nous comprenons mieux, après avoir lu ses lettres, pourquoi il fut, au XVIIe siècle, un de nos deux grands poètes en prose.

Si d'ailleurs, en certains passages de ces mêmes lettres, nous avons souffert de voir Molière violemment attaqué en compagnie de Racine et même du grand Corneille, si pour rassurer notre conscience nous nous sommes dit que Bossuet ne nous montrait qu'un seul côté des choses, nous avons compris, en même temps, que c'est un aspect qu'ordinairement on nous cache et qu'il était bon et salutaire de l'avoir montré.

Or tandis que Bossuet en face de l'oeuvre littéraire se demande: " Cela est-il vrai comme l'Evangile? " Fénelon semble dire: " Cela est-il beau comme Platon ou Homère? " Entre ces deux esthétiques il y a un monde. Bossuet n'est qu'un docteur chrétien; Fénelon est un artiste dont la pensée se meut dans la lumière antique. Quand Bossuet dit christianisme, Fénelon répond hellénisme.

Il disait aussi rêve, humanité, réformes, utopie; et par là il annonçait le siècle suivant.

Avec la littérature épistolaire du dix-huitième siècle nous pénétrons dans un monde beaucoup moins sûr. Les esprits ont plus de curiosité peut-être, mais beaucoup moins de rectitude; les lois morales sont trop souvent ignorées; la langue même et le style ont perdu de leur précision et de leur beauté.

C'est un monde qu'il faut connaître pourtant, au moins dans ses représentants les plus célèbres et dans ses théories les plus caractéristiques.

Le principal monument épistolaire du siècle est la correspondance de Voltaire. Elle ressemble beaucoup trop à la vie de l'auteur pour qu'on puisse dire que c'est un chef-d'oeuvre. Mais on peut en extraire beaucoup de petits chefs d'oeuvre. Nous en avons étudié ce qui est utile à l'histoire littéraire. Nous avons d'abord retracé la formation de ce qu'on est convenu d'appeler *le classicisme de Voltaire*. Que nous révèlent ses lettres sur la façon dont il comprit et continua le dix-septième siècle ?

La disposition générale d'esprit où se trouve Voltaire est la négation même du grand art. Il lui manque le dévouement à la vérité et le dévouement à la beauté.

Il n'a pas cet état de grâce littéraire dont parle Boileau lorsqu'il dit : " Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme." Il a trop l'habitude du mensonge. Il n'a pas même la religion de l'art mais seulement le culte du succès. L'art n'est pas pour lui un but mais un moyen, le moyen de parvenir à la célébrité. Au lieu de " faire choix d'un censeur rigide ", suivant le conseil de Boileau, Voltaire ne pense qu'à se recruter des partisans. Il ne refuse pas de s'abaisser jusqu'à la jalousie, et ne comprend pas la liberté de la concurrence. Il ne cesse de demander le bâillon, l'exil ou les galères pour ceux qui l'attaquent ou le parodient.

Il ne croit donc pas à son oeuvre : il croit au plaisir qu'il éprouve à la composer et à la gloriole qu'elle lui rapportera. Ce n'est pas ainsi que se font les choses qui doivent durer. L'oeuvre d'art est une création à base de croyance et de dévouement.

Mais, en outre, cette création ne peut être viable que si elle s'adresse au peuple. Or Voltaire méprise sa propre na-

tion. Il n'écrit que pour le petit nombre " des vrais connaisseurs ". Il ne peut donc aboutir qu'à une littérature artificielle.

Il n'y a pas de littérature classique sans le culte de la vertu, le souci de la vérité, l'amour désintéressé du beau et l'aveu de la nation. A ces conditions fondamentales Voltaire crut suppléer par le culte de la forme: il étudia et reproduisit les procédés de ceux qu'il avait choisis pour maîtres.

C'est ainsi qu'il se créa un art étroit et rectiligne, rigoureusement asservi à la forme trouvée avant lui, un art conventionnel, clair et froid. Et il écrivit un poème épique et des tragédies et des comédies et des odes. Et tout cela ne vécut pas.

Mais lorsque, sans imiter personne, il improvisa de petits poemes pleins de grâce, de malice ou d'émotion légère, ce jour-là il devint un maître à son tour. C'est là qu'il est vraiment classique. Il ne s'en est peut-être jamais douté.

C'est encore dans la correspondance de Voltaire que nous avons pris sur le vif cet aspect nouveau et important de la littérature française du dix-huitième siècle qu'on appelle *le cosmopolitisme*. Nous l'avons etudié dans une de ses manifestations les plus célèbres. Nous avons vu M. de Voltaire, roi des beaux esprits et des esprits forts,dans une Europe où tout le monde parlait français, se mettre au service du roi de Prusse. A travers les lettres des deux souverains nous avons suivi toutes les péripéties de cette curieuse équipée, depuis les cajoleries du début jusqu'aux affronts de la fin, depuis le jour où " le Salomon du nord " appelait son correspondant français un " homme divin ", jusqu'à ce voyage du retour où il le fit garder à vue pendant cinq semaines dans une auberge de Francfort.

L'écrivain français, dans cette aventure, n'a guère fait d'honneur à sa patrie. C'est une des incartades qu'on lui a le

moins pardonnées bien qu'on pardonne presque toujours, en France, aux coquins qui ont de l'esprit. Mais nous nous rappelons avec amertume que si les lettres françaises au XVIIIe siècle ne furent presque jamais au service de la France, c'est Voltaire qui doit en répondre tout le premier. A moins que le principal coupable n'ait été le gouvernement français d'alors qui semblait ne vouloir communiquer avec les écrivains que par l'intermédiaire du guichetier de la Bastille.

Si l'on jette un coup d'oeil d'ensemble sur le siècle, on voit que la littérature y revêtit deux formes successives et opposées : l'esprit et la passion. Voltaire personnifie la première, Rousseau fut l'initiateur de la seconde. Les noms de ces deux écrivains sont aujourd'hui unis ou réconciliés dans l'histoire des lettres et dans la mémoire des hommes; mais leurs relations ne furent qu'une longue querelle de trente ans. Nous avons, au moyen de leur correspondance, raconté les principaux épisodes de cette *tragicomédie littéraire*. Nous pouvions ainsi faire apparaître, avec un puissant relief, la physionomie de l'un et de l'autre, dans le fort même de l'action.

Nous avons vu le philosophe de Genève pratiquer, dans son tonneau de Diogène, le pédantisme de la vertueuse sauvagerie qu'il avait d'abord mis en discours. Voltaire le poursuit de ses railleries et de ses gambades: admirable en cela, et aussi par les subterfuges qu'il emploie pour ne pas répondre lorsqu'il craint d'avoir le dessous. A l'acte suivant les deux augures se font théologiens: la Providence divine, attaquée par Voltaire, est défendue par Rousseau sans que l'on puisse savoir lequel des deux y croit le moins. Puis ce sont les jalousies atroces et les délations réciproques; enfin la haine mortelle et définitive. Tout cela est d'une gaîté un peu triste qui laisse un arrière-goût de mépris. Ils avaient le talent qui fait les grands écrivains; ils n'avaient pas la dignité qui, au siècle précédent, avait fait les grands hommes.

Nous avons voulu reposer notre regard sur *quelques figures féminines.* Mais les femmes du dix-huitième siècle n'ont presque jamais la beauté simple et grande de celles de l'âge précédent. La foi manque trop souvent à leur âme, ou la dignité à leur vie, ou la santé à leur style. Jamais pourtant l'influence des femmes ne fut plus considérable qu'en ce temps-là sur les idées et sur les lettres. Pour définir ce que fut cette influence, nous avons limité notre étude à trois noms qui nous ont semblé particulièrement représentatifs.

C'est d'abord Mme Geoffrin, cette bourgeoise qui était fille d'un valet de chambre et qui ne savait pas l'orthographe, mais qui savait penser et encourager la pensée. En assurant la subsistance de plusieurs écrivains, elle recueille la plus belle part de la succession de Louis XIV : le gouvernement des esprits. Cette chrétienne qui ne voit que les aspirations généreuses des philosophes leur donne, un peu naïvement, son appui. Mais elle n'accepte pas toutes les idées ni surtout les passions de ses amis et, dans la fièvre des discussions, elle est un vivant exemple de modération et de sérénité.

En face d'elle, avec un talent épistolaire qui rappelle, à certains égards, celui de Mme de Sévigné, la marquise du Deffand représente l'agitation morale et l'incurable ennui dans le regret de la foi perdue et le mépris de ceux qui l'ont détruite sans la remplacer. Elle souffre de n'avoir rien compris à la vie, de n'avoir pas déchiffré l'énigme du monde et surtout de n'avoir pas été aimée. Ses lettres sont l'histoire d'un âge sceptique et railleur qui a poussé l'abus de l'esprit jusqu'au dernier excès et qui cherche à se guérir de son ennui par la souffrance d'aimer et la douceur des larmes. A côté d'elle, et un peu dans son ombre, nous voyons apparaître son amie la duchesse de Choiseul : c'est la mélancolie douce et résignée, pleine de pensée, mais de la pensée du siècle, absolument dénuée du sens religieux.

Nous trouvons là des états d'âme qui font prévoir et qui préparent de loin le grand renouveau romantique. Nous avons fait de ces *signes avant-coureurs* le sujet de notre dernière leçon.

Car en un temps où les convenances mondaines interdisent la libre expression de l'individualité, où tous les genres littéraires sont comme garrottés par des règles traditionnelles dont le sens est perdu, en un temps où la langue n'est plus qu'une espèce d'algèbre uniquement faite pour l'idée et pour l'analyse, le genre épistolaire est le seul où les âmes puissent avoir leur expression et leur expansion complète.

Julie de Lespinasse, la Muse de l'Encyclopédie, la femme qui contribua le plus à la diffusion des idées philosophiques, nous a fait comprendre comment le sentiment sans frein et sans règle, le sentiment devenu le but unique de la vie put sortir de l'intellectualisme du dix-huitième siècle. Elle est romantique par sa vie même qui est deja celle des glorieux enfants trouvés et des vagabonds de génie du théâtre de Hugo ; elle est romantique par la croyance a la vertu régénératrice du sentiment, par le désespoir, par le goût du poison, par le desir de l'aneantissement dans la folie ou dans la mort. Elle parle déja la langue des romantiques morbides et elle est arrivée a leur état d'esprit par le chemin qu'ils fouleront plus tard.

Un autre aspect du romantisme nous apparaît dans les lettres de jeunesse de Mme Roland. C'est d'abord le culte de la nature, le goût du vagabondage sentimental et des larmes inexpliquées; c'est tout le futur romantisme pleurard des rêveurs a nacelle et des amants de la nuit. C'est aussi, en face d'un beau coucher de soleil, la prière problématique et balbutiante; c'est déjà la piété sans la foi, la religiosité de celles qui, aux environs de 1802, seront chrétiennes à cause de l'art ogival et des beautés de la liturgie.

Enfin un des caractères les plus essentiels de la littérature romantique se présente à nous dans les lettres du prince de Ligne, qui fut, bien avant Bernardin de Saint-Pierre, un magnifique et très complet représentant de l'exotisme. Ce Hollandais qui mérita d'être appelé " le plus français des etrangers " et qui à toutes les qualités d'un brillant gentilhomme et d'un admirable soldat joignait un riche tempérament de poète, sut écrire, dans le style le plus direct et le plus naturel, d'étonnantes rêveries lyriques, encadrées dans le décor splendide des nuits d'orient et des ruines de l'antiquité.

Ainsi l'étude du genre épistolaire, dans le dernier tiers du dix-huitième siècle, nous prouve que, lorsqu'après la tourmente révolutionnaire, les poètes apparurent, il y avait bien longtemps que les âmes les attendaient.

II

COURS DIDACTIQUE

Les conférences historiques dont nous venons de donner un aperçu ne représentaient que le travail du professeur et n'étaient que le point de départ de nos études. Elles avaient besoin d'être complétées de bien des manières car elles laissaient forcément dans l'ombre une foule de questions importantes; des auteurs estimables avaient été omis; il fallait revenir à certains autres dont nous avions parlé mais qui étaient trop grands pour qu'il fût possible de les mesurer en une seule fois.

Surtout il fallait donner un emploi et une direction à l'effort personnel de chacun de nos auditeurs. C'est le but de notre cours didactique. Ici le professeur ne travaille plus seul: il est entouré, et je puis même dire qu'il est très bien entouré. Je ne parle pas seulement des auditeurs bénévoles qui sont toujours les bienvenus chez nous et dont la sympathie nous est précieuse; je parle des véritables élèves qui ont été, cette année, au nombre de quarante-huit et qui ont remis cent quatre-vingts compositions.

Nous ne prétendons pas cependant que tout soit pour le mieux. Le niveau des études se maintient à une belle hauteur mais la composition de l'auditoire n'est pas normale. Nous sommes bien obligés de constater que la grande majorité de nos élèves actifs continue d'être ce qu'elle a toujours été depuis la fondation de cette chaire, c'est-à-dire composée de dames et de jeunes filles. Les étudiants qui assistent aux cours sont peu nombreux, ceux qui remettent des compositions, moins nombreux encore et, en général, ils ne persévèrent pas. Que se passe-t-il donc ? Nous le saurons peut-être quelque jour. En attendant voici ce qu'un de nos maîtres de

la Sorbonne constatait en 1916 dans les Universités de la grande république voisine: "Au point de vue des études, écrit M. Caullery, l'étudiante américaine a la réputation d'être plus travailleuse que l'étudiant moyen. Elle est beaucoup moins absorbée par les divertissements... Elle a, par suite, d'assez beaux succès scolaires qui ne sont pas sans exciter quelque peu la jalousie masculine. Il arrive même, parait-il que les succès et le nombre trop grand des étudiantes écartent les étudiants de certains enseignements, surtout dans les départements littéraires". – Je répète que cela se passe aux Etats-Unis. Revenons chez nous.

Notre cours comprenait d'abord une étude théorique du genre epistolaire. Qu'est-ce que la lettre? Comment la forme epistolaire peut-elle s'adapter à tel ou tel sujet? Toutes choses qui évidemment ne sont pas très neuves, mais qu'il peut être utile de renouveler de temps en temps. On nous dit que la lettre a pour objet l'utile et non le beau, qu'elle n'est donc pas une oeuvre d'art, qu'elle n'est pas de la littérature mais de la vie. Nous répondons que " l'art de la vie est de faire de la vie une oeuvre d'art "; que la lettre, expression de la vie ne peut se passer d'art, et que l'art de la lettre est d'autant plus difficile a attaper qu'il doit se dissimuler davantage.

Mais tout cela n'est encore que de la théorie. Arrivons enfin à la partie essentielle du cours didactique, aux exercices de pensée et d'écriture personnelle, à l'art de la composition.

Les compositions inscrites à notre programme étaient de trois sortes. Il faut apprendre à lire et à juger ce qu'on lit : c'est l'analyse littéraire. Il faut s'élever aux idées générales: c'est la dissertation. Il faut savoir recréer la vie du passé d'une façon artistique, dramatique et loyale; c'est la narration historique. Nous allons exposer brièvement les règles que nous avons suivies et qui nous paraissent comme fondamentales de chacun de ces trois genres.

* * *

Entre l'analyse littéraire et la lecture expliquée il n'y a pas de différence sinon que la première est écrite et que la seconde est parlée. L'une et l'autre ont pour but de faire comprendre et comprendre intégralement une page de prose ou de vers.

L'une et l'autre ont à éviter les mêmes défauts. Trop souvent la paraphrase élégante et la dissertation sur chaque mot tiennent lieu d'explication. Il ne faut dire que ce qui est nécessaire.

Mais il le faut dire suivant un certain ordre. La lecture expliquée ne doit pas être une causerie à bâtons rompus, une suite de notions dispersées ou de souriantes digressions. Elle est soumise à la loi de l'unité, car sans unité il n'y a pas d'oeuvre littéraire.

L'ordre suivant lequel se développe la pensée de l'auteur est un des éléments les plus importants du style. Sommes-nous en face d'un raisonnement soumis aux lois de la logique, ou de sentiments qui relèvent de l'illogisme du coeur, ou d'un badinage qui n'a d'autre loi que l'ingéniosité ? Voilà ce que peut nous révéler un examen rigoureux des articulations et des transitions. Expliquer une page c'est marquer d'abord très nettement la suite des idées et leur subordination à l'idée centrale.

L'explication complète suppose un minutieux examen du vocabulaire. C'est par là seulement que nous pouvons être assurés de comprendre toutes les nuances de la pensée de l'auteur, jusqu'aux allusions et aux intentions. C'est par là aussi, et par l'étude de la syntaxe,que nous arrivons à dire si le style est philosophique, oratoire ou poétique, imagé ou abstrait, harmonieux ou dur, personnel ou banal.

Ici l'érudition grammaticale est un indispensable auxiliaire, mais il ne faut pas lui permettre de devenir un serviteur oisif et encombrant. Des remarques innombrables que l'on peut faire dans l'explication d'un texte nous devons donc savoir éliminer tout ce qui est de curiosité pure, tout ce qui ne sert pas à éclaircir l'idée, à définir l'auteur, à caractériser le genre ou le siècle.

Les idées et les formes nous font connaître l'auteur et le temps; mais elles s'expliquent aussi par la vie de l'auteur et par l'influence du temps. Elles font partie d'un ensemble vital : c'est dans l'ensemble qu'il faut les voir.

Telles sont les règles les plus essentielles ; mais c'est par la pratique seulement, par une pratique longue et assidue, que l'on peut avoir l'assurance de posséder la méthode. Voilà pourquoi, sur un total de vingt-sept leçons, nous en avons consacré quinze à des exercices de lecture expliquée. Nous avons pu le faire avec d'autant plus de fruit que les auditeurs en suivant le commentaire, avaient sous les yeux le texte admirablement imprimé par les soins d'une généreuse bienfaitrice du cours de littérature. Si plus tard, on écrit l'histoire des progrès de l'enseignement littéraire à l'Université et que vous y rencontriez le nom de la Révérende Mère Sainte-Anne-Marie de la Congrégation de Notre-Dame, saluez très bas.

* * *

Les textes choisis pour ces exercices d'analyse littéraire étaient empruntés au trésor épistolaire de la littérature française. Le professeur pouvait ainsi, tout en habituant ses auditeurs à penser, à composer et à écrire, compléter l'histoire des âmes, l'histoire des idées, l'histoire de la langue et l'histoire de la prose qu'il avait commencée ailleurs.

Qu'est-ce, par exemple, que la critique épistolaire, mondaine, vivante, ailée, naïvement personnelle, si différente de la critique érudite d'un Chapelain, de la critique dramatisée d'un Moliere, de la critique satirique d'un Boileau? Voyez donc cette lettre de Malherbe où s'étale, en long et en large, le tranquille orgueil de l'artiste qui sait ce qu'il vaut; ou encore cette harangue épistolaire de Balzac qui vous donnera, en outre, l'occasion d'étudier la langue périodique et emphatique du grand rhéteur latinisant; ou encore cette causerie épistolaire de madame de Sévigné qui nous transmet, comme un écho sincère et vivant, la voix claire et géométrique de Bourdaloue. Voulez-vous connaître des gens d'esprit? Voici le badinage épistolaire, la fantaisie ingénieuse et précieuse de Vincent Voiture; ou encore l'incomparable artifice verbal avec lequel monsieur de Voltaire déforme la réalité, fait croire à sa sincérité et se tire des plus mauvais pas. Préférez-vous les gens de coeur: voici Jacqueline Pascal, une femme suivant l'idéal de Corneille,un grand drame d'amour divin et d'amour fraternel exprimé en formules d'une solennité étrange et lointaine; voici madame de Maintenon, au moment capital de sa vie, à l'heure où elle se demande si elle n'a pas manqué la grande oeuvre éducatrice qui la console de toutes les grandeurs et de toutes les laideurs; et voici le poète Ducis, dont le nom fait sourire lorsque l'on songe à ses vers, mais qui, foncièrement poète par l'imagination et par le coeur, sait unir, dans la prose de ses lettres familières, la poésie de l'amitié, la poésie de la religion et la poésie de la nature.

* * *

Ce sont là quelques-unes des choses que l'analyse méthodique de telle ou telle page nous apprenait. Mais, dans la critique littéraire, l'analyse n'est jamais qu'un commencement. Il

faut arriver aux conclusions générales, définir un auteur tout entier dans la forme de sa pensée et les secrets de son art, suivre à travers tout un siècle, ou à travers plusieurs siècles, l'histoire d'une idée ou d'un genre : c'est l'objet de la dissertation.

Dans cet exercice qui n'est pas, comme les profanes se l'imaginent, l'art de répéter ce qui a été pensé par d'autres, les historiens et les critiques litteraires sont des guides et non des maitres : nous devons leur emprunter un questionnaire et non des idees. L'essentiel est de penser en lisant et de confronter toujours l'écriture et la vie. Bien des idées nouvelles et jusque là inexprimées se lèvent devant notre esprit quand nous lisons les auteurs sans theories préconçues. Elles sont comme les abeilles qui, toutes chargées de butin, s'envolent du sein des fleurs matinales. Nous ne voulons donc pas que le debutant se défie trop de lui-même et qu'il étale un bien emprunté dont nous connaissons les prêteurs. Rien d'agreable comme une pensee personnelle, fût elle gauche et timide ; car c'est l'espérance de l'avenir et non le reflet du passe.

Nous nous sommes d'ailleurs efforcé de proposer toujours des sujets qu'il fût impossible de traiter sans des lectures et des reflexions personnelles. Lorsque nous demandons, par exemple, à nos auditeurs, de définir ce que nous apprennent les correspondances du XVIIe siecle sur l'amour de la nature et le goût de la campagne en ce temps-là, nous leur posons une question que nous nous sommes posée à nous-même au cours de nos lectures, et dont la solution n'est pas encore dans les livres. Elle est en puissance dans leur esprit. Et après avoir parcouru les lettres de saint François de Sales, de Balzac, de Racan, de La Fontaine, de monsieur Hamon, de madame de Sevigné, de Gui Patin, ils ont pu se donner le plaisir d'exprimer quelques idées personnelles sur un sujet qui est en marge de la litterature officielle, dire quelles étaient,

dans les âmes du XVIIe siècle, les diverses formes du sentiment de la nature, et quelle en était la sincérité, et quelles en étaient les étroites limites, expliquer enfin cette lacune de notre littérature classique par les idées d'un temps qui dans le monde ne voyait que l'homme, dans l'homme, que la pensée, et par les caractères mêmes de la langue qui était trop précise et intellectuelle pour s'adapter à la rêverie ou à la description.

Vous voyez, par cet exemple, que la dissertation nous apparaît toujours à la fois comme une définition et une explication. Décrire les âmes, les idées, les formes littéraires, c'est très bien; mais ce n'est que la moitié de l'ouvrage. Il faut dire pourquoi les choses sont ainsi. Pourquoi, dans la querelle du théâtre, dont les correspondances nous apportent de si nombreux échos, celui-ci est-il pour et celui-là est-il contre? Sous quelles influences s'est formée la philosophie morale ou le style de tel ou tel écrivain? Pourquoi les prosateurs du XVIIe siècle, pris dans l'ensemble, préfèrent-ils le style périodique, et ceux de l'âge suivant, la phrase brève et coupée? C'est par là principalement, par l'explication et par la synthèse, que la dissertation qui suppose toujours plusieurs analyses littéraires, les complète et les dépasse.

* * *

Mais les sujets de dissertation doivent être adaptés à l'esprit des élèves et c'est ici le moment de rendre compte d'un petite innovation de notre programme qui était imposée par les circonstances. Parmi les élèves actifs, parmi les travailleurs du cours de littérature, un certain nombre, exactement le quart, étaient de langue anglaise. C'est une province nouvellement conquise. Il faut vous dire que nous consti

tions ici une Amitié française qui se rattache à la France conquérante. Nous pratiquons avec une très grande franchise l'impérialisme de l'esprit ; et les annexions nous pèsent d'autant moins sur la conscience qu'elles sont toujours absolument spontanées. Mais à ces nouveaux venus dans la famille spirituelle française nous devions faciliter la transition. Nous devions utiliser leur culture propre et les inviter à étudier les lettres françaises dans un cadre qui leur fût spécial et familier. Voilà pourquoi dans chaque série de compositions nous avons introduit un sujet de littérature comparée. Sans même sortir du genre épistolaire, de nombreuses et intéressantes questions se présentaient à nous. Voici, par exemple, une lettre de Saint-Evremond qui nous invite à nous demander comment le grand Corneille a été compris par les Anglais. Et voici je ne sais combien de lettres de Voltaire qui nous font assister aux progrès de l'influence shakespearienne en France au XVIIIe siècle. Nous avons cru que de tels sujets, et d'autres semblables, qui amenaient nos auditeurs anglais à établir des parallèles, à préciser des différences, à définir par la comparaison et la réflexion leur propre originalité, enfin à écrire tout cela dans le meilleur français possible, leur seraient non moins agréables qu'utiles. Et les résultats n'ont point trompé nos espoirs ni leur persévérance, puisque sur treize certificats de littérature, cinq leur sont décernés. En tête de la liste qui sera proclamée tout à l'heure, une candidate de langue française et une de langue anglaise, reçues toutes deux avec la mention la plus flatteuse que nous puissions accorder, arrivent *ex-aequo*, à un centième près. Il n'est guère possible de rêver une entente plus cordiale.

* * *

Nous terminons cette revue de nos exercices littéraires par la narration historique. Elle avait, dans le programme, une place importante. C'est qu'il ne suffit pas de savoir exposer agreablement des idées justes; il faut pouvoir recréer le passé à la lumière des documents. Les etudes littéraires ne sont pas seulement une oeuvre de critique; elles sont une oeuvre de vie.

Cet art ne s'enseigne que par l'exemple. La méthode suivie par le professeur est donc, avant tout, pratique. Il reprend à pied d'oeuvre le travail que l'élève aurait dû faire, afin que peu à peu l'élève apprenne " l'art de faire vivre, dans un cadre historique,des personnages vraisemblables qui soient les héros d'une action intéressante ".

Cette définition suppose la culture de l'imagination. Celui qui, à la lecture des documents, ne voit pas les personnages se dresser devant lui vivants et parlants, n'a pas la vocation d'écrire l'histoire. Il peut d'ailleurs exercer dans la cité une foule d'autres métiers utiles.

Mais celui qui est doué d'une imagination artistique ne demeure jamais paresseux en face d'une scène d'histoire. Il la revit, il se la raconte a lui-même, il s'en délecte, il trouve la forme qui peut la rendre agréable à autrui.

Cette forme est vraie, c'est-a-dire que rien n'y est contraire aux documents. Mais l'auteur ne s'en tient pas à la lettre de ce qu'ils disent : il penètre jusqu'a la vie qu'ils expriment ou qu'ils cachent.

Cette forme est vivante, c'est-a-dire que les personnages sont animés d'une vie personnelle et actuelle, soutenue par le caractère et la passion, toute faite de paroles et de gestes.

Cette forme est objective, c'est-à-dire que l'auteur s'efface absolument. Son émotion même ou son plaisir n'appa-

raissent que dans la beauté de sa création. Rien ne semble être l'effet de son ingéniosité ou de son artifice. C'est la vie intérieure des personnages qui commande les événements.

Il suit de là que cette forme est dramatique. L'oeuvre, telle que nous la comprenons, se compose de quelques scènes peu nombreuses, bien détachées, qui se font réciproquement valoir par leur opposition. Elle présente, au premier plan, quelques personnages bien tranchés. L'auteur doit avoir le sens de la perspective, savoir placer les décors, savoir user des entr'actes; enfin il doit conduire les conversations avec un naturel parfait mais avec un art sévère, c'est-à-dire sans une replique inutile, sans un mot qui ne révèle un trait de caractère et ne fasse avancer l'action.

III

EXAMENS

Tous ces travaux qui peuvent sembler complexes, mais qui réellement ne sont que variés, nous acheminaient vers l'examen. C'est un mot très intimidant partout ailleurs que chez nous. Mais les élèves de littérature savent bien et le public doit savoir que, dans notre examen, il n'y a jamais ni surprise ni traquenard. C'est la simple et intégrale constatation de tout le travail de chacun. Nous voudrions, s'il était possible, que le moindre effort eût sa récompense. Voilà pourquoi le sujet de la composition écrite est toujours posé de telle manière qu'il permette d'apprécier,à la fois,la somme de connaissances que possède le candidat et la portée de son esprit. Que sait-il? Comment pense-t-il?

Mais n'est-ce pas le candidat lui-même qui doit s'interroger ainsi? A la fin d'une période de travail intense, le rôle de la pensée critique consiste d'abord à se rendre un compte exact du travail fait et des avantages qui doivent en demeurer. Notre examen est une retraite intellectuelle. Au moment de terminer une année d'études, il est bon et salutaire de se recueillir un peu.

Nous avons parcouru une longue carrière. C'est la vie, les idées, la langue, l'art littéraire de deux grands siècles que nous avons essayé de surprendre et de définir. Nous avons rencontré beaucoup de noms célèbres ou obscurs, beaucoup d'oeuvres curieusement variées de pensée ou de forme. Mais précisément parce que les stations ont été nombreuses dans un temps relativement court, nous avons à craindre que bientôt il ne nous reste plus de tout cela que le souvenir d'un beau voyage.

La vie est brève. Nous ne pouvons nous occuper ou nous souvenir que des oeuvres qui révèlent une personnalité forte, qui plaisent par la beauté du sujet, l'originalité de la pensée, l'agrément de la narration, le respect des règles de la langue. Il ne s'agit pas d'avoir tout lu, mais d'avoir lu le meilleur, de le connaître bien et d'en avoir profité. Il faut choisir: c'est le plaisir des délicats.

Et voila pourquoi les élèves du cours de littérature n'ont éprouvé aucune espèce d'étonnement lorsqu'ils se sont trouvés en face de la question suivante:

" *En parcourant la littérature épistolaire de la France, vous avez formé le projet de composer, pour les grands élèves des collèges et pour le public cultivé, un recueil des cent plus belles lettres du XVIIe siècle. Dites-nous suivant quelle méthode vous ferez ce choix, quels sont les principaux auteurs et les principales lettres qui figureront dans votre recueil, quels sont les divers genres d'intérêt ou d'utilité que présentera cet ouvrage.* "

La réponse n'est pas de celles qu'on improvise ; mais il faut dire, à l'honneur de nos candidats, que le professeur n'a reçu aucune réponse improvisée.

Il en est même de fort belles ; je veux dire qui supposent de vastes et intelligentes lectures, qui prouvent un goût très averti et qui plaisent par l'originale vivacité de la forme. Même ceux dont le style moins riche n'a d'autre mérite qu'une clarté un peu froide ont su exprimer clairement d'excellentes idées.

Quelles idées ?

D'abord leur recueil ne contiendra que de vraies lettres écrites à quelqu'un, non à tout le monde. Ensuite, ils n'y

admettront que de véritables modèles, c'est-à-dire des oeuvres fortes où se manifeste un riche tempérament littéraire.

Ces oeuvres devront joindre au mérite de la forme celui du contenu. Elles nous feront paraître, en un tableau mouvant, les faits importants ou curieux de l'histoire, de la grande et de la petite histoire. Nous y retrouverons le pittoresque, la couleur, les moeurs, les modes, les coutumes.

Elles devront se compléter réciproquement de manière à nous offrir un tableau de la société, comparable à celui que l'on trouve chez La Fontaine, un tableau complet depuis le manant jusqu'au roi.

Elles devront nous permettre de suivre l'histoire des idées, l'histoire des violentes sincérités contradictoires qui se heurtent. Nous y verrons la pensée à l'état naissant, encore tout embuée de passion et toute frémissante de vie.

Enfin, puisque l'instruction est toujours une éducation et qu'il est souverainement important de ne pas " oublier l'âme dans la culture de l'esprit ", nous voulons que ces lettres soient une école de beauté morale, qu'elles nous révèlent de belles âmes et ne nous inspirent jamais rien de petit ou de bas.

Dans ce résumé définitif et cette conclusion de leurs études, les élèves de littérature ont prouvé qu'ils avaient fréquenté les grands modèles, qu'ils les avaient aimés et compris.

Quant aux épreuves orales, le programme en a été conçu de telle manière que chacun puisse exercer son esprit critique et faire preuve de travail personnel. Nous voulons des élèves qui pensent et non des candidats qui répètent. Chacun d'eux choisit donc lui-même ses textes et en prépare lui-même l'explication. Le professeur n'intervient que comme conseiller d'abord et ensuite comme juge. Cet examen oral a été une

véritable fête de l'esprit, car un jeune prêtre de Saint-Sulpice, formé aux études littéraires par un séjour de plusieurs années à Paris, avait bien voulu nous prêter son concours. A l'ampleur des connaissances et à la finesse du jugement, M. l'abbé Maurault joint une qualité assez rare et très précieuse pour nous: l'art d'interroger. Cela consiste d'abord peut-être dans la sympathie spontanée qui s'établit entre l'examinateur et le candidat; mais c'est aussi et surtout l'art de faire penser: il n'appartient qu'à ceux qui pensent.

A la suite de ces examens, la Faculté des Arts va décerner quatre diplômes d'études littéraires et treize certificats. Le résultat est encourageant. Il serait bien meilleur encore si quelques-uns de nos plus brillants sujets n'avaient pas été arrêtés par la maladie pendant cet hiver d'épidémique et triste mémoire.

IV

LITTÉRATURE PÉDAGOGIQUE

Tel a été l'ordre et l'enchaînement de nos études dans les limites traditionnelles et prévues, mais le mouvement naturel de la vie devait nous amener à en sortir.

Un cours de pédagogie venait d'être inauguré à l'Université pour les membres de l'enseignement primaire. Or nos collègues de l'enseignement primaire, à part quelques exceptions d'autant plus louables qu'elles sont plus rares, nous ignorent. Ce n'est pas leur faute : ils mènent une vie assez dure et qui ne comporte pas beaucoup de loisirs. D'ailleurs un grand nombre d'entre eux appartiennent à des congrégations dont nous nous sommes laissé dire que les supérieurs généraux voyaient d'un mauvais oeil les sorties nocturnes et les études de luxe. Comment donc parvenir à les joindre ? Le professeur de littérature se dit : " Puisqu'ils ne viennent pas chez nous, allons chez eux. "

Ce fut l'origine des leçons de littérature pédagogique. Car il existe une littérature pédagogique. Elle est même très riche. Il n'est guère d'écrivain français qui n'ait exposé, un jour ou l'autre, son système d'éducation.

Ces écrivains il faut les connaître et s'aider de leur pensée, ou la compléter, ou la réfuter. En toute hypothèse il faut les lire et les bien lire. Rien n'est plus utile que le commerce de ces grands prédécesseurs dont chaque mot fait jaillir une idée profitable ou une discussion intéressante. Et puis remonter à l'origine des questions, les voir dans leur cadre historique, c'est toujours une façon de les renouveler un peu.

Les premières leçons portaient sur des sujets très généraux où l'on admet communément que tout éducateur a son mot à dire. Les suivantes touchaient de plus près à l'enseignement de la langue et de la littérature où il nous semblait que nous avions acquis un peu d'expérience qui pouvait profiter à d'autres.

Nous avons, en compagnie du bonhomme Rabelais, étudié la toujours actuelle question des programmes qui sera à l'étude tant qu'il y aura des études, et qui alimentera les discussions tant qu'il y aura des pères de famille et des professeurs pour discuter. Cette agitation peut être féconde si l'on n'oublie jamais que le programme est fait pour l'enfant, non pour le maître, et si l'on se tient toujours dans le domaine de la vie, de la vie la plus complète et la plus haute.

D'ailleur, Montaigne est là pour nous apprendre qu'il vaut mieux avoir la tête bien faite que bien pleine et que le but de l'éducation n'est pas d'encombrer la mémoire mais de former l'intelligence, en vue de l'action, par un exercice intelligent. Malheureusement, par réaction contre les programmes encyclopédiques, il réduit presque à néant le rôle de l'effort. Montaigne est ce gentilhomme qui, lorsqu'il veut parler du professorat, intitule son chapitre: " Du pédantisme ". Or le pédantisme de la paresse élégante n'est pas moins insupportable que celui des docteurs. Il y avait des pédants au temps de Montaigne comme il y en aura jusqu'à la fin du monde, mais c'est grâce à lui que l'éducation superficielle, réduite à la sociabilité et aux grâces mondaines, fut à la mode au siècle suivant.

Ce siècle créa ou retrouva l'art de la conversation qui fait le principal charme de la vie sociale et qui, par là-même, est un des articles les plus essentiels de l'éducation. Nous en avons étudié la formule dans les *Réflexions diverses* de La Rochefoucauld.

A l'école du plus séduisant éducateur du même siècle, nous avons abordé le problème de l'éducation féminine. Fénelon n'est pas de ceux qui revendiquent bruyamment, pour la femme, le droit à la science. Il constate seulement qu'elle a des devoirs qui sont à la base de la société familiale et civile et que, par l'instruction, elle doit être mise à même de les remplir tous. Ce programme paraît terne et modeste ; nous avons vu qu'il était très ambitieux en réalité, et d'une étendue devant laquelle on hésite encore aujourd'hui.

En compagnie d'un autre éducateur royal qui fait, auprès de la postérité, figure d'un conseiller d'Etat, nous avons établi les principes de l'enseignement de l'histoire. Les professeurs d'histoire peuvent se glorifier d'avoir en Bossuet un grand prédécesseur qui avait tout à trouver dans le temps où il vécut. Ils apprendront de lui à donner un enseignement vivant et pratique, sagement progressif, toujours parfaitement loyal ; un enseignement qui puisse former aujourd'hui des citoyens libres et intelligents, comme Bossuet voulait former un roi intelligent et responsable. Il faut seulement leur souhaiter d'avoir des disciples moins rétifs que celui de l'illustre évêque. Bossuet avait du génie et n'avait qu'un élève : or on nous dit que cette éducation fut manquée. C'est une consolation pour nous. S'il est profitable de chercher des exemples dans la vie des grands hommes, il est agréable aussi parfois d'y trouver des excuses.

Toutes ces leçons étaient littéraires par quelque endroit puisque nous y mettions toujours en relief quelques aspects du génie de nos grands ouvriers de lettres. Mais les deux dernières ont été consacrées à l'enseignement littéraire proprement dit. Nous avons d'abord étudié la réforme que le bon Rollin accomplit en 1726, lorsqu'il introduisit dans les classes la lecture expliquée des auteurs français. Rollin a très clai-

rement défini les quatre degrés par lesquels cet exercice atteint son maximum d'utilité : c'est la connaissance de la langue, le sentiment de la beauté, le discernement de la vérité et la formation de la conscience. Tout en gardant son idéal, nous avons proposé, pour l'atteindre, une méthode plus complète que la sienne. Elle est le fruit des deux siècles d'expérience que sa réforme a inaugurés.

Notre dernière leçon a été consacrée au grand fabuliste qui revêtit d'une forme très savamment naïve les vieux contes où était enfermée la sagesse du peuple, et que nous avons coutume de regarder comme notre Homère. La valeur éducative des fables de LaFontaine est très discutée : il fallait la définir non moins que la défendre. Jean-Jacques Rousseau et Lamartine ne veulent pas qu'on mette le livre des Fables entre les mains des enfants. Pourtant c'est le bon sens de La Fontaine qui peut guerir de la maladie du paradoxe les futurs Jean-Jacques, et, s'il doit encore y avoir des Lamartine, ils apprendront de lui cette chose essentiellement française qui leur manque un peu : le sourire.

V

TRAVAUX LIBRES

Les cours de pédagogie réunissaient notre plus vaste auditoire; c'est, au contraire, dans l'atmosphère d'un petit cénacle que nous allons terminer cette revue de nos travaux.

Un certain nombre de nos anciens élèves, les meilleurs entre les meilleurs, nous demeurent fidèles. Au cours de leurs deux années d'études, ils ont appris à composer et à écrire ; mais ils ont appris aussi qu'il leur reste encore quelque chose à apprendre. Ils continuent donc de vivre dans l'atmosphère du cours de littérature. Ils constituent un groupe qui, d'année en année, va devenir plus compact et qui méritait une particulière attention.

Ce ne sont plus des apprentis: ce sont de bons ouvriers qui ne demandent qu'à faire leurs preuves. Nous avons voulu leur en donner les moyens.

Nul n'obtient ses lettres de maîtrise sans produire un chef-d'oeuvre: c'était la règle très sage des vieilles corporations; nous l'avons adoptée. Au début de cette année académique, nous avons invité chacun des anciens élèves de ce cours à choisir une question de littérature ou d'histoire qui n'eût encore été traitée par personne et à en faire l'objet d'une dissertation très étendue, d'un mémoire. Nous avons écarté provisoirement le mot un peu ambitieux de thèse. Il viendra plus tard; il viendra à son heure; je vous affirme qu'il viendra.

Chacun de nos vétérans demeure libre de choisir, au gré de ses sympathies, le sujet auquel il consacrera son intelligence et ses efforts. Mais dans le champ immense de l'érudition littéraire, il y a des hommes et des livres qui nous appartiennent plus particulièrement: il y a des travaux que l'on attend de nous et qui semblent nous avoir attendus. Voilà

pourquoi nous avons demandé à nos étudiants de s'intéresser d'abord aux vieux auteurs français qui ont raconté votre histoire. Tout le monde en parle, mais ils ne sont connus que du très petit nombre et mal connus. La forme de leur pensée, leur langue, leur style, n'ont pas été jusqu'ici étudiés suivant la méthode rigoureuse et féconde qui est aujourd'hui celle de l'histoire littéraire. Notre ambition serait précisément de les faire sortir de l'ombre, de les mettre à leur rang et avec leur caractère dans l'ensemble de la littérature française; de définir leur influence qui fut parfois très supérieure à leur ambition et même à leur mérite. Pourquoi les bons travailleurs de l'Université de Montréal n'arriveraient-ils pas à constituer un recueil d'études et de monographies littéraires qui seraient comme un dix-septième siècle et un dix-huitième siècle canadiens.

Déjà plusieurs travaux sont en cours. Les plans sont tracés, des recherches sérieuses ont été faites. Déjà quelques-unes de nos travailleuses... (car jusqu'à ce jour nous ne parlons guère qu'au féminin ; ce n'est pas un regret, au contraire, mais c'est une constatation) ; donc quelques-unes de nos travailleuses ont déjà exposé au public, en des dissertations préliminaires, la méthode qu'elles entendent suivre et les premiers résultats où elles sont parvenues. Ces compositions très sérieuses et d'une haute tenue littéraire, seront bientôt publiées dans les revues canadiennes. Peut-être donneront-elles aux profanes l'impression que c'est là le dernier mot sur la question traitée. Mais leurs auteurs ne les donnent que pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour un plan de travail et un examen public de conscience. Nous mettrons le temps qu'il faudra, mais nous aboutirons à quelque chose de vrai et qui reste.

* * *

L'avenir ne nous appartient pas. Nous voudrions espérer cependant que nos efforts ont servi à le préparer. Il y a une tradition française d'érudition solide et claire, d'observation aiguë, de probité intellectuelle et d'art sérieux. Elle a été notre idéal. Ceux qui l'ont adopté avec nous ne consentiront pas à revenir aux procédés de la critique fantaisiste et de la littérature facile. Assurément ils sont moins nombreux que ceux qui venaient nous demander un brevet pour les productions spontanées et hâtives de leur génie naturel. Ils sont le petit nombre. Mais nous n'avons jamais entendu dire qu'en aucun pays du monde, l'élite fût la majorité. Ce qui est essentiel c'est qu'il y ait une élite, qu'elle connaisse et pratique les bonnes méthodes de travail, qu'elle les réclame et les impose. Telle a été notre ambition et le but de nos efforts. Dans cette oeuvre où il faut bien avouer que l'on est parfois assailli par le doute et toujours guetté par le découragement, nous pouvons dire, du moins, que nous avons toujours été soutenu par de chaudes et réconfortantes sympathies. Celle de Mgr le Recteur de l'Université ne nous a jamais fait défaut. Nous ne saurions dire non plus tout ce que nous devons à la précieuse collaboration de notre admirable Ecole supérieure de jeunes filles qui, cette année encore, a préparé douze candidates sur treize et a remporté trois prix sur quatre. Enfin il y avait le petit groupe des fidèles irréductibles,ceux qui savent bien que le professeur pense à eux et parle d'eux en ce moment, ceux dont rien ne pourra lui faire oublier la fière persévérance et la contagieuse ferveur. Que les derniers mots de cette dernière réunion leur expriment notre profonde gratitude et l'espérance qu'ils continueront à marcher dans la voie que nous avons frayée ensemble.

RÉSULTATS DES EXAMENS
ET DU CONCOURS

I

Certificat d'études littéraires

M. Berthelot BRUNET, *a. d.*
M. Valmore FORGET
M. Alfred HOLLAND-BOYER
Sœur SAINTE-ELISA, *a. d.*
Sœur SAINTE-GÉRALDINE, *a. d.*
Sœur SAINTE-MADELEINE-DE-SION, *a. d.*
Sœur SAINTE-MARIE-JOSEPH, *a. g. d.*
Mlle Carmen BÉLAIR
Mlle Claire GODBOUT
Mlle Constance PALARDY
Mlle Hélène de PASSILLÉ, *a. d.*
Mlle Elise ROCHELEAU, *a. d.*
Mlle Emily WARD-POWERS

II

Diplôme d'études littéraires

M. Frédéric DERAGON
Sœur SAINTE-SOPHRONIE, *a. g. d.*
Mlle Annonciade GÉLINEAU, *a. d.*
Mlle Gertrude KARCH

III

Prix

Premier prix : Mlle Elise ROCHELEAU
Second prix : Mlle Hélène de PASSILLÉ
Troisième prix, ex aequo :
M. Berthelot BRUNET
Mlle Annonciade GÉLINEAU

N. B. — Les cinq religieuses de la Congrégation de Notre-Dame dont les noms apparaissent dans cette liste ont pris part aux travaux de l'année et aux examens, mais se sont retirées spontanément du concours.